

Séance d'installation de Guy Savoy à l'Académie des beaux-arts

mercredi 20 mai 2026

Discours de Guy Savoy en hommage à Michel David-Weill

Mesdames, Messieurs les membres de l'Académie des beaux-arts, Chers amis,

En tout premier lieu, et pour satisfaire à la tradition de cette auguste maison autant que pour répondre à mon sentiment profond, je veux vous dire ma reconnaissance, mon émotion et un grand merci. Merci à vous, que je suis désormais autorisé à appeler « Chères consœurs » et « Chers confrères » ; merci d'avoir mis votre discernement au service de la gastronomie française et avoir considéré qu'elle avait tout lieu d'entrer dans votre académie et puis,... merci aussi pour avoir choisi votre serviteur comme son premier représentant ! Cette langue française, pourtant si riche, me paraît bien pauvre en superlatifs pour décrire ce que je ressens à cet instant. C'est un pantagruélique honneur.

Admirant en voisin, mais admirant de loin malgré tout, le noble bâtiment de l'Institut de France, je me disais que je bénéficierais peut-être de ses effluves (intellectuelles !), mais je n'imaginai pas que je franchirais le seuil de son Académie des beaux-arts. Académie dont Monsieur Michel David-Weill, au fauteuil duquel j'ai l'honneur de succéder, donnait une description que je me permettrai de reprendre mot à mot car, avant d'admirer l'homme, j'aime déjà ses paroles. Je le cite : «Ce mélange d'un certain appareil et d'une certaine modestie fait la grande valeur de cette institution, où l'on trouve indifféremment des professeurs éminents, des artisans et des artistes, qui partagent le souci d'agir pour la recherche et l'excellence dans tous les domaines de la vie. » A ceux-là, j'ajouterais bien sûr les chefs d'entreprise et les mécènes engagés, à l'image de Michel David-Weill ou encore de notre confrère Marc Ladreit de Lacharrière.

Me voici donc artisan, et peut-être devenu artiste par la grâce de mon élection, et entraînant à ma suite tous les artisans qui œuvrent à la gastronomie, les paysages de France, les arts de la table, la sommellerie, la courtoisie, l'art de recevoir, bref l'art de vivre à la française, l'art de bien vivre à la française.

Mais venons-en à un homme talentueux, aussi généreux que discret, et dont tous vantent une politesse et un raffinement dignes du XVIII^e siècle, qu'il chérissait particulièrement : Michel David-Weill.

C'est avec un peu d'appréhension que j'envisageai de prononcer l'éloge du patron de la banque Lazard, car le monde de la banque est assez éloigné de celui de la cuisine... et je suis peu familier des OPA, même lorsqu'elles sont amicales !

Je fus aussi impressionné, lorsque j'appris qu'on avait baptisé ce grand banquier, à la suite de Business Week, « le dernier empereur de Wall Street » et quand je sus qu'avant lui, son père et son grand-père avaient occupé, eux-aussi, un fauteuil de la section des membres libres de cette académie.

Mais je lis, ici et là, que Michel David-Weill, en plus d'être « le dernier empereur de Wall Street », d'être un collectionneur mondialement reconnu, un mécène et un philanthrope à la générosité légendaire, est aussi un homme original, joyeux, iconoclaste, d'une liberté de pensée totale, d'un humour souvent fait d'autodérision et aussi, d'une exquise courtoisie. Je découvre aussi cette citation : « Je considère que je fais un métier de service, je me tiens à la disposition de mes clients ».

Alors, aujourd'hui, c'est moi qui suis à votre disposition, Monsieur David-Weill ; et comme j'aurais pu le dire si je vous avais accueilli au 11, quai de Conti : « Je suis heureux et honoré de faire connaissance avec vous ».

Michel David-Weill, vous avez réuni une extraordinaire collection d'œuvres d'art et vous vous êtes profondément investi dans le mécénat. Ces deux engagements majeurs de votre vie, ont conduit à votre élection à l'Académie des beaux-arts le 16 juin 1982 au fauteuil de Bernard Gavoty. Célèbre organiste, (et je sais que cette profession est bien représentée aujourd'hui), musicographe et critique musical ; j'ai découvert qu'il était aussi viticulteur... décidément, ce siège est dédié aux Epicuriens !

C'est votre exceptionnelle carrière de banquier qui vous a permis de mettre en actes votre passion pour l'art ; aussi, je vais commencer par l'évoquer.

Vous êtes l'héritier d'une lignée d'hommes hors du commun, qui, partis de Lorraine au milieu du XIX^e siècle pour tenter leur chance aux Etats-Unis, auront réussi en moins d'un siècle, à créer à New York, Londres et Paris un établissement singulier, mythique, qui conseille les puissants et les gouvernements.

La banque Lazard est donc une affaire familiale. Il y a une éthique chez Lazard qui a été scrupuleusement respectée de père en fils, et en petit-fils bien sûr « Il faut garder une ligne directrice et ne jamais perdre de vue le bon sens, dites-vous, et ne pas oublier le courage et la bonne humeur ainsi que la disponibilité. »

Et pour illustrer cette façon d'être, vous prenez un exemple inattendu, que je cite comme un clin d'œil : « L'humilité est l'une des qualités principales du banquier, en quoi il s'apparente un peu à un maître d'hôtel : il passe les plats et il n'a pas le droit de laisser tomber ses convives au milieu du repas en disant qu'il s'en va » !

Alors, de même qu'un maître d'hôtel doit apprendre son métier avant de servir dans les grandes maisons, votre père Pierre David-Weill, vous a expliqué, lorsque vous êtes sorti de Sciences Po, que vous deviez apprendre votre métier de banquier avant de l'exercer.

Il vous envoie alors vous former à New York et à Londres. Lorsque votre père disparaît, vous avez 43 ans. Vous êtes donc désormais le patron de Lazard Paris. A 45 ans, vous devenez aussi patron de Lazard New York.

Sous votre direction, de 1975 à 2000, Lazard occupera presque une position de monopole sur le marché du conseil en banque d'affaires.

Vous avez essayé de diriger les trois maisons Lazard à la fois, Paris, Londres et New York ; cela a été une des joies et des peines de votre vie professionnelle. « Cela m'a amusé beaucoup, dites-vous, mais je me suis rendu compte que ce n'était pas possible. J'ai découvert ainsi qu'être chef d'orchestre était un vrai métier, ce dont j'avais douté. Ne connaissant rien à la musique, je me disais : à quoi sert ce monsieur ? » J'imagine que notre secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard et plusieurs autres membres de cette compagnie, apprécieront, à sa juste mesure, cette découverte de l'utilité de leur métier, que l'on pourrait ainsi présenter : de la reconnaissance de la direction d'orchestre par la pratique de la direction de banque d'affaires ! Décidément, Michel David-Weill n'est jamais à court de réflexions imprévisibles et ne se prive jamais d'un trait d'esprit.

Vous avez passé la main en 2001, mais pour vous, la vie dans les affaires ne s'est pas arrêtée avec Lazard. Elle s'est poursuivie au travers d'Eurazeo, dont vous avez présidé le conseil jusqu'en 2022.

Le Figaro écrivait en juin 2022 : « Le nom de Michel David-Weill restera attaché à une époque de grande transformation de l'économie française pendant laquelle les opérations de fusions-acquisitions se négociaient encore cigare à la bouche. Un autre temps ».

Mais revenons bien des années plus tôt et portons un regard amusé sur une réflexion du petit garçon que vous étiez alors, et qui annonçait déjà un esprit curieux et charmant mais aussi incisif. Vous êtes avec votre gouvernante et vous racontez : « Mademoiselle entre dans une banque où les employés semblent ravis de voir entrer un client. Cela ne me paraît pas un métier bien fatigant. Il faudra que j'en parle à Papa ».

Ce mot d'enfant m'offre une transition qui m'enchanté, pour reprendre une expression que vous affectionnez, une transition avec un autre aspect de votre vie que sont votre enfance et votre jeunesse.

Pour vous connaître mieux, j'ai voulu connaître d'abord votre enfance. Alors, comme je n'ai pas eu la chance de croiser votre chemin et recueillir des souvenirs de votre propre bouche, je suis allé les chercher dans vos écrits. Tout d'abord un livre émouvant, que vous avez écrit sur l'histoire de votre vie, à la demande d'un de vos petits-fils. Un journal ensuite, que vous avez tenu enfant, de 1940 à 1945. Pendant plusieurs mois, j'ai vécu avec vous ; c'était passionnant !

Vous êtes né en 1932 et, après une petite enfance douce et parisienne entre vos parents, votre jeune sœur Eliane et votre frère aîné Jean, vous êtes soudain confronté à la guerre. Vous avez huit ans en 1940 et votre vie prend un tournant radical. Alors que votre père est mobilisé et que votre frère est parti pour l'Algérie, c'est l'exode et, comme un très grand nombre de Français, vous prenez la route du sud. Avec votre mère, votre grand-mère, votre sœur, votre gouvernante et une partie du personnel de la maison, vous vous rendez d'abord en Espagne, puis à Lyon, puis à Cannes, enfin dans le Lot. La banque Lazard Paris est aryanisée et votre père s'applique à retrouver des postes dans d'autres entreprises pour tous ses salariés. En 1942, il franchit les Pyrénées et s'embarque au Portugal pour l'Amérique où il retrouve la banque Lazard à New York, tandis que votre mère ne parvient pas à obtenir les visas de sortie nécessaires pour le rejoindre avec le reste de la famille.

Dans l'instabilité permanente car changeant de logis en fonction des circonstances pendant toutes les années de guerre, vous êtes malgré tout, vous et votre sœur, dans un cocon de sécurité affective, entourés de votre mère, grand-mère, gouvernante, toutes ont porté sur vous et votre sœur, à la fois un regard aimant et une attention à votre instruction et à votre éducation : le savoir bien sûr, mais aussi l'art et également la politesse à laquelle vous êtes particulièrement attaché.

Votre scolarité sera erratique mais jamais négligée : cours Hattemer par correspondance, travail avec votre mère, leçons de latin chez le curé, école publique du village, enseignement de l'art par une dame de l'école du Louvre et lectures abondantes.

La guerre prend fin. C'est un retour à la vie et à la scolarité normales, et surtout, vous retrouvez votre père. Vous vous sentez rapidement très proche de lui et vous partez le rejoindre en 1946 à New York.

Vous poursuivez vos études au lycée français de New York et, après votre bac, votre père vous propose de poursuivre vos études dans une université américaine. Mais vous vous dites que, si vous restez aux Etats-Unis, vous risquez, à la fois de ne pas devenir américain et surtout de ne plus être français. Cette perspective vous déplaît et vous optez pour des études en France. Votre père vous suggère alors Sciences Po et vous choisissez cette école.

Vous confiez, en 2009, à « Rue Saint-Guillaume » la revue des anciens Sciences Po : « J'étais enchanté de cette école qui, par rapport à ce que j'avais connu avant, offrait une ouverture sur le monde exceptionnelle. »

Vous avez aussi le goût des voyages, en cela encouragé par votre mère. Les voyages ont été pour vous les occasions d'une quête de toutes les formes de beauté. « Rechercher les endroits où l'art exulte, embellit deux fois le paysage », dites-vous. Vous commencerez à voyager dès l'âge de quinze ans ; vous irez d'abord en Grèce, en Espagne, au Maroc et en Afrique puis vous irez en Asie, l'Afghanistan, l'Inde, en Amérique du Sud. Vous aurez fait plusieurs fois le tour du monde en quatre-vingts ans !

La France n'est pas oubliée pour autant. Vous aimez beaucoup la nature française, dans laquelle vous éprouvez la magnifique certitude que tout a été transformé par l'homme. Avec ce miracle, presque incompréhensible, que les bâtiments sont en accord avec le terrain. Ce qui vous conduit à la conclusion suivante : « Nul doute qu'il y a là un goût plus profond encore que celui issu de la connaissance, car c'est un goût quasiment instinctif, celui des vraies civilisations ».

Si vous avez tant aimé voyager, c'est d'abord par amour de l'art.

Au fil des pages de votre vie, l'art et la beauté sont omniprésents ; ils ont été votre philosophie, votre art de vivre... votre mode de vie !

Vous considérez l'art et la beauté comme un tout, et la France comme leur lieu privilégié.

« Si je suis tellement sensible au goût français, écrivez-vous, c'est parce qu'il a révélé un vrai désir de la beauté et de la grâce, de l'équilibre, du manque d'excès et du respect de ce qui est peint. Il y a une splendeur française. »

Vous avez un grand amour de la France et, vous le portez d'ailleurs dans votre cœur à plus d'un titre puisque vous confiez à propos de votre épouse : « Hélène est très française. C'est un de ses charmes ».

En art, vous n'êtes pas un rigoriste, vous voulez juste être touché par un tableau. « Je n'ai pas un goût encyclopédique en art, dites-vous, j'ai mon goût ». Lorsque vous achetez un tableau, il fait, pour un temps, partie de la famille et il vit.

Lorsque vous voulez expliquer pourquoi et comment vous aimez une œuvre, vous dites : il faut la jubilation et la grâce. La jubilation, c'est la joie d'exister, de vivre, on la trouve dans les nus. La grâce, c'est la vie spirituelle qui s'exprime.

A cet égard, vous portez un regard très personnel sur la religion catholique. Votre lien le plus fort avec elle est d'ordre esthétique. Vous avez pour elle une reconnaissance totale, dans la mesure où elle a su créer un respect de l'homme en tant qu'individu unique et accepter la beauté parmi les valeurs morales, ce qui est, à vos yeux, admirable. « Et puis, ajoutez-vous, l'art occidental doit tout à la chrétienté ; comment l'oublier ? ».

Pour vous, l'art est la référence de la juste façon de voir le monde. Même lorsque les affaires occupaient une immense partie de votre vie, vous parveniez à consacrer une heure par jour au domaine artistique. Cela vous apportait la respiration suffisante pour mieux réfléchir, cela vous permettait de sortir de vos problèmes pour mieux les résoudre. C'était un besoin.

En cela, vous faites la démonstration de ce qu'un autre des illustres membres de l'Académie des beaux-arts, le grand Camille Saint-Saëns, théorisait quand il écrivait

dans « Ecole Buissonnière » : « Le principe de l'art n'est pas dans le vain effort d'une stérile habileté ; c'est un effort pour donner satisfaction à un besoin légitime, un des plus élevés, des plus respectables de la nature humaine : le besoin d'art. »

Vous avez ressenti ce besoin d'art depuis l'enfance, par osmose, car vous étiez entouré de personnes pour lesquelles l'art constituait une donnée essentielle du bonheur. D'aussi loin que vous vous souveniez, vous avez vécu dans un monde baigné par la beauté. « Mon grand-père s'illuminait au contact de ce qu'il avait collectionné, (j'ai envie de dire sélectionné, n'est-ce pas Fabien ?!) et je me sens aujourd'hui de plus en plus proche de lui, de son goût, de son style de vie ». A cet égard, l'extraordinaire tableau de Vuillard qui représente votre grand-père David David-Weill dans sa demeure, l'exprime magnifiquement. Votre père, quant à lui, vous a inspiré un art de vivre, c'est-à-dire le respect de la beauté, mais aussi l'habitude de voir cette beauté et d'en user sans qu'elle soit sacralisée. « Vivre avec de beaux objets d'une façon normale », dites-vous.

A votre tour, vous êtes devenu un grand collectionneur. Mais vous dites : « Pourquoi ai-je eu envie de faire une collection ? Pour rien ! » Cette réflexion quelque peu provocante désarçonne, mais vous donnez des clefs : « C'est l'expression d'une joie de vivre, c'est passager. Je m'inscris dans une tradition familiale mais je le vis comme une aventure personnelle. »

En fait, si vous ne vous considérez pas vraiment comme un collectionneur, c'est parce qu'un collectionneur, dites-vous, cherche à posséder systématiquement des exemples différents de talents d'une époque ou d'un peintre alors que vous préférez faire entrer en résonance des objets et des tableaux que vous avez choisis pour le seul plaisir de les voir, pour intégrer la beauté dans la vie courante sans souci de démontrer quoi que ce soit.

Vous avez commencé, jeune homme, par acquérir des tableaux des surréalistes : Ernst, Tanguy, Dali ; puis, votre goût s'est tourné vers le XVIII^e siècle français. Comme votre père et votre grand-père, vous êtes fidèle à ce siècle. Ce qui vous frappe tout particulièrement, dans les tableaux de Watteau, Boucher, Fragonard,... ce sont les visages et les attitudes des femmes ; on ne peint pas d'aimables idiots mais de belles spirituelles. Elles expriment l'intelligence et elles incitent au bonheur.

Votre goût s'est aussi considérablement élargi, dans le temps et dans l'espace : Vous aimez le Moyen-âge, que les conservateurs vous ont appris à apprécier et à comprendre, dites-vous, et que vous considérez désormais, comme un phare qui illumine le passé de ses émaux, de ses ivoires, de ses statues et de ses chapiteaux-historiés.

Vous aimez la Renaissance car ses Annonciations y expriment la beauté de l'âme comme chez Fra Angelico, ses descentes de croix sont sans morbidité comme celle de Lorenzo Monaco. Vous sentez une inspiration religieuse de la foi qui vous émeut. Chez ces artistes de génie, le goût de la beauté est plus fort aux yeux de l'artiste que leur apport personnel, et vous ressentez qu'ils feront tout pour l'atteindre, y compris s'effacer. Et cela vous touche très profondément. Et puis, quelque chose d'essentiel à vos yeux s'est passé à la Renaissance, la perception de l'individu derrière

l'archétype. La Vierge n'est plus l'image de la Vierge ; c'est une femme qui aime, qui souffre, est inquiète, généreuse, humaine.

Vous aimez Le Nain et Poussin car vous ressentez dans leurs tableaux que la nature humaine n'est jamais idéalisée.

Vous aimez les natures mortes de Chardin, de Monet, les paysages de Corot car c'est l'expression de la peinture française qui ne comprend la nature que sage et transformée par l'homme.

Vous aimez Picasso, que vous considérez plus français qu'espagnol, car il a, ce que vous appelez « la retenue » dans sa peinture.

Vous aimez l'Italie de Bellini, de Raphaël, de Botticelli et vous êtes heureux avec les peintres flamands comme Van Eyck, Van der Weyden ou Memling et vous considérez que la chance de la France est d'être au centre des influences venues du nord et du sud. Vous aimez les endroits où les goûts fusionnent ; d'une sorte de confusion naît l'ordre, dites-vous.

Votre goût s'étend aussi à l'Orient, et souvent dans les régions et les époques frontalières où s'opèrent des greffes savoureuses comme l'art hispano-mauresque.

De même que vous avez un besoin personnel d'art et de beauté, vous avez aussi la conviction que le beau est nécessaire à chacun. Aussi, comme le rôle primordial du musée est de rendre accessible et compréhensible la beauté qui a été créée au cours des siècles, pour que tout le monde en profite, vous décidez là aussi de suivre la tradition familiale de votre père et de vos grands-pères ; à votre tour, vous contribuez grandement à cette mission des musées.

Votre premier acte de mécénat est, au moment de la disparition de votre père, le don que vous faites au Louvre, avec votre sœur Eliane, du Taureau blanc de Fragonard. Vous deviendrez au fil des années, toujours plus connu et reconnu du monde de l'art et serez : Président du Conseil Supérieur du Mécénat Culturel, membre du Conseil de la Société des Amis du Louvre, président du Conseil artistique des musées nationaux, membre du Conseil du musée de la Légion d'Honneur, du Conseil d'administration de la Cité des Arts, du Conseil d'acquisition des œuvres du Metropolitan Museum, du Conseil du musée Guggenheim et de la Morgan Library.

Vous partagez cette passion avec votre épouse. Hélène est en effet une importante mécène. En plus de présider ou d'être membre de nombreuses fondations, comités d'honneur et sociétés d'amis de musées, elle a été présidente des Arts Décoratifs pendant de nombreuses années. Elle y a lancé un grand chantier de travaux qui dura plus de dix ans et a créé la galerie des bijoux.

Cette galerie présente plus de 1200 pièces qui offrent un panorama exemplaire de bagues, bracelets, broches, depuis le Moyen-âge jusqu'à nos jours. Et, point remarquable, cette galerie a été créée exclusivement grâce au mécénat privé.

Elle appréhende le rôle des musées avec la même philosophie que vous : « On donne à un musée, dit-elle, pour la diffusion du goût. Être entouré de belles choses, cela rend heureux, n'est-ce pas ? ».

Vous avez été, dans la tradition familiale, un grand mécène du Louvre, afin donc, que le beau soit appris, partagé et offert au plus grand nombre. « Le Louvre a accompagné votre vie » dit de vous, enthousiaste, Henri Loyrette. Vous avez ainsi permis aux « Amis du Louvre » d'acquérir le « Portrait de Juliette de Villeneuve » de David ou le tableau du maître de l'observance en souvenir de votre ami Michel Laclotte. Vous étiez également l'un des plus généreux donateurs du Cercle Cressent, dédié à la rénovation des salles des objets d'art des XVII^e et XVIII^e siècles. La salle exposant le mobilier du château de Bellevue porte le nom « David, Pierre et Michel David-Weill », en hommage à votre grande dynastie de mécènes.

Louis-Antoine Prat, président de la société des Amis du Louvre, écrit en 2022 à votre propos : « Ses jugements étaient à la marque de « l'honnête homme » à la française, tel que le définissait la morale du Grand Siècle. »

Cet honnête homme à la générosité légendaire que vous êtes, et qui se considère comme un amateur, c'est-à-dire selon votre propre définition, « comme quelqu'un qui aime », ne se départit jamais de son humour et vous écrivez : « Bizarrement, s'il existe un titre héréditaire en France, c'est celui de président du Conseil artistique des musées nationaux. Mon grand-père puis mon père en ont été présidents et je le suis actuellement. Nous n'avons pas couvert toute la période, il y a quelques intrus entre nous ! » (Mais j'imagine que c'est pour mieux vous faire regretter !)

Alors que vous assuriez cette présidence, de 1990 à 2009, vous étiez entourés de Johnny de Beistegui, Maryvonne Pinault, Pierre Soulages, Barbier-Müller. Et ce dernier affirmait : « Il est indiscutable que c'est l'objet qui choisit le collectionneur ». Quel programme pour ce brillant aréopage... Notre éminent confrère, Marc Ladreit de Lacharrière qui y siège depuis plus de trente années et vous y a longtemps côtoyé, me rappelait le rôle majeur qui fut le vôtre dans l'enrichissement de nos collections nationales, la principale raison d'être de nos précieux musées.

Au-delà du Louvre, la liste des musées qui ont bénéficié de votre générosité, est longue : les Arts Décoratifs, Guimet, Cluny, la Morgan Library, la National Gallery, le Metropolitan, auquel vous avez fait des dons majeurs pour son département d'art médiéval car vous considériez que le Moyen-âge manquait aux Américains.

Les musées vous apportent, dites-vous, la fréquentation des gens qui aiment profondément l'art ; converser avec les conservateurs vous est une véritable joie. Et d'ailleurs, si vous n'aviez pas été patron de Lazard, vous auriez voulu être conservateur !

Mais comment avoir pu concilier tout au long de votre vie, deux passions aussi chronophages que l'art et les affaires ? Très churchillien, vous répondez : « Pas de sport » !

Dans le droit fil de la lignée familiale, vous avez aussi été très généreux envers les œuvres philanthropiques car, dites-vous « les privilèges que procure l'argent, entraînent des devoirs ». Hôpitaux, dispensaires, maisons de retraite, bourses d'études, logements sociaux se bousculent à toutes les générations. Une avenue de la Cité Universitaire porte d'ailleurs le nom de votre grand-père, le prix de dessin Pierre David-Weill a été créé par votre père en 1971 et a été pérennisé par vos soins

en 2019 lorsque vous en avez augmenté la dotation à la demande de Laurent Petitgirard. Nous vous voyons ici avec votre épouse aux côtés du jury et des lauréats de l'édition 2017 au Pavillon Comtesse de Caen.

Vous avez contribué, avec Marc Ladreit de Lacharrière, à la création d'un fonds de soutien aux artistes ukrainiens, vous étiez au conseil d'administration de la Fondation Claude Pompidou pour les personnes âgées et les jeunes handicapés. Mais l'anonymat dans la générosité est aussi une marque de fabrique de la famille et nombre de dons restent inconnus du public.

La générosité et l'art sont de précieux carburants pour être heureux. Et vous avez le goût du bonheur. Ce qui vous intéresse, c'est la vie et la beauté sous toutes ses formes.

« Je ne suis pas du tout blasé » clamez-vous « je suis toujours ébloui par ce que je vois, les paysages, les êtres, les œuvres d'art ».

Ce goût du bonheur éclate à toutes les pages de votre vie. « L'esprit en fête » est d'ailleurs le titre d'un de vos livres et « j'ai vécu dans la joie » en est la première phrase. Vous évoquez telle œuvre, tel tableau, tel livre avec gourmandise, disent de vous vos amis.

Vous êtes un amateur gourmand de peinture comme un convive gourmand de bons vins, de bons plats, de bons restaurants (et vous avez mille fois raison !), de bons hôtels, comme en témoignent vos proches. Vous êtes membre du Club des Cent, dont vous aimez l'intérêt pour les produits, les terroirs, les saisons et où l'on dit de vous : « Au hit parade de la générosité, Michel David-Weill remporte la toque d'or ! ».

La gourmandise est un mot qui vous va bien. Rien d'étonnant à cela car, gourmandise et générosité sont sœurs jumelles. Brillat-Savarin ne disait-il pas : « La gourmandise est l'un des principaux liens de la société. C'est elle qui étend graduellement cet esprit de convivialité qui réunit chaque jour les divers états, les fond en un seul tout, anime la conversation et adoucit les angles de l'inégalité conventionnelle ».

Générosité, gourmandise, goût du bonheur sont indissociables de votre personnalité. Il en découle tout naturellement une joie de vivre qui ne se dément jamais. « Je crois, dites-vous, à la joie de vivre comme vertu qui agit sur nous-mêmes, sur notre vision du monde, sur nos proches ».

Et vos proches en ont abondamment recueilli les fruits. Ainsi vos quatre filles, qui se souviennent qu'alors qu'elles étaient enfants, vous preniez le temps de jouer avec elles chaque soir, même quand vous étiez un jeune homme qui travaillait énormément.

Elles n'ont pas oublié les histoires que vous leur racontiez : « Il avait inventé un personnage qui s'appelait Auguste. Tout était imaginé et follement amusant. », relatent-elles.

Vous avez toujours eu le sens de la famille ; vous vouliez rendre hommage à votre père et à vos grands-pères et, ce que vous avez fait était souvent pour respecter la tradition familiale. La tradition était pour vous une base, surtout pas un fardeau.

Respect de la tradition et ouverture d'esprit sont l'apanage d'un homme libre. D'ailleurs, le regretté Marc Fumaroli, dans son introduction à votre livre « L'esprit en fête », écrit : « C'est l'autoportrait d'un homme d'exception. Il prend à revers tous les lieux communs du politiquement correct français. Il donne à penser ».

Et on en trouve une illustration tout à fait d'actualité dans ce propos : « Quelle est la plus grande vertu de la France, m'a-t-on souvent demandé. Je réponds invariablement : les relations entre les hommes et les femmes. Elles sont uniques au monde : respect, affection, déférence, aucun mépris, un vrai goût pour l'autre, une réelle entente ».

Il est vrai qu'après une telle déclaration, on peut affirmer avec vous : « Il y a une vraie gaîté à rester un homme libre ».

Votre engagement au service du beau comme au service de tous a été salué par les insignes de Grand-Croix de la Légion d'Honneur, d'Officier de l'Ordre National du Mérite, de Commandeur des Arts et des Lettres : les plus hautes reconnaissances, largement méritées.

Vous aviez l'énergie de la vie, le goût du bonheur et une immense générosité pour faire connaître la beauté au plus grand nombre. Vous étiez gourmand de tout, ce qui vous place nécessairement parmi les génies, selon Maupassant, puisque celui-ci considérait que « les véritables gourmands sont rares comme les hommes de génie ».

Mesdames, Messieurs je suis très impressionné et tellement heureux de n'avoir devant moi que des gourmands !

Texte récité par Elliot Dudkowski, petit-fils de Guy Savoy

De toutes les passions, la plus compliquée, la plus difficile à pratiquer supérieurement, la plus inaccessible au commun, la plus sensuelle au vrai sens du mot, la plus digne des artistes en raffinements, est assurément la gourmandise.

De création purement humaine, inconnue aux premiers vivants, perfectionnée d'âge en âge, grandissant avec les civilisations, dédaignée des barbares et de la plèbe, incomprise des médiocres, méprisée des sots, ce qui est une gloire ; variable à l'infini malgré les siècles et les travaux des grands cuisiniers, — la gourmandise réside dans l'exquise délicatesse du palais et dans la multiple subtilité du goût, que peut seule posséder et comprendre une âme de sensuel cent fois raffiné.

Les véritables gourmands sont rares comme les hommes de génie.

Guy de Maupassant, extrait de l'article "Amoureux et primeurs",
publié dans le journal *Le Gaulois*, 1881